Philippe Burin des Roziers

Église (im)mortelle ?

Il est des sujets qui ne font pas de vagues.
Alors que l'église catholique a beaucoup perdu de sa visibilité, il y aurait de quoi être stupéfait par la rapidité de son déclin.
Église Catholique Apostolique Romaine aimait à dire André Frossard.
Annie Kriegel avait suggéré une homothétie entre l'église et le PCF sans prévoir qu'ils connaitraient le même enlisement.
Mais le PCF est né au Congrès de Tours en 1921.
L'Église représente vingt siècles de notre histoire.

Or, la civilisation catholique prend l'eau, comme un navire échoué.

Le curé de campagne (Ô Bernanos) a vécu, et avec lui le pain béni des moissons, comme ont disparu le bistrot, l'épicerie et la poste du village. Les éoliennes, aujourd'hui, narguent les clochers.

Don Camilo, chez qui l'on retrouve la gémellité avec le parti communiste, n'est plus un sujet de scénario (Ô Fernandel !).
Les assemblées semblent des maisons de retraite et si l'officiant n'est pas un vieillard, c'est qu'il est africain.
Les monastères bouddhistes remportent le marché de la contemplation, autrefois monopole des bénédictins, des trappistes, des chartreux.
Après le massif recul du baptême – sans parler du rituel de la débaptisation, qui en dit long sur un certain ressentiment – l'enterrement aurait pu être l'ultime signe d'une autorité catholique : or le voici relayé par les cérémonies au crématorium, avec leur recherche d'une introuvable liturgie.

Le ramadan fait la une de la presse. Qui, sauf les assidus des conférences de Notre-Dame, se soucie du carême ?

Il y avait de la naïveté dans les velléités de Guy Debord à désanctifier les boulevards : des milliers de rues, de villages aux noms de saints, prononcés des milliers de fois chaque jour, s'adresseront longtemps encore à l'inconscient. La dernière pratique religieuse pourrait être celle des pique-niques au mois de Mai ; or qui sait encore la signification de l'Ascension ?

Des églises sont à vendre et, comme les friches industrielles, seront au pire aménagées en loft, au mieux préserveront une vocation spirituelle comme lieux de concerts ou dans une ouverture vers l'art, rejoignant le rêve cher à Mallarmé d'une nouvelle religiosité.

Il est paradoxal que ce soit Georges Bataille, transgresseur et athéologien, qui dénonce la faille de ce catholicisme qui lui est si familier : le rejet démagogique du principe de culpabilité. Car, sans la faute, pourquoi la croix, et à quoi bon la rédemption ?

En Amérique latine, où le vendredi saint est le point culminant du calendrier, les processions à genoux vers des christs sanguinolents ne pourront pas durablement drainer les foules car avec l'émergence des classes moyennes la religiosité populaire cède sa place au culte de l'hypermarché.

Il était logique, vu le poids démographique de l'Amérique latine, qu'un pape vienne de là-bas, mais derrière ce choix se cache aussi l'urgence de contenir l'inexorable progression des mouvements évangéliques.

Le charisme de Jean-Paul II, lui-même, n'a pas sauvé la Pologne de la sécularisation.

Le concile Vatican II a bradé la beauté liturgique.
Les chrétiens d'Orient, eux, l'ont préservée, mais au détriment du Politique et d'une certaine attention à l'Histoire.
Mais les catholiques, en manque de beauté, ont emprunté à l'Orient les icônes et les chants de l'Orient.

L'Église catholique n'a pas épuisé toutes ses cartouches. Certes, Lourdes est en recul mais les JMJ sont une vitrine efficace : n'est-elle pas miraculeuse cette foule de jeunes sur les plages de Rio, foulant le sable blanc et les roses fanées des rituels du candomblé ?

Comment, à écouter Josquin Desprez, à contempler les fresques de Piero de la Francesca, se dissocier de ce bloc de deux mille ans de foi ?
Comment cette civilisation pourrait-elle cesser d'être la nôtre ?
Antoine Vitez racontait avec quelle évidence il entrait dans l'univers de Paul Claudel.
Godard, dans son *Je vous salue, Marie*, a légitimé un surréalisme catholique auquel Prévert était fermé : or « Pourquoi pas ? »

Encore un paradoxe : le catholicisme est sociologiquement conservateur, mais depuis Léon XIII, les encycliques pourfendent le capitalisme.
Sans cette haine de l'argent nous n'aurions connu ni Charles Péguy, ni Simone Weil, ni Geneviève de Gaulle Anthonioz, bientôt inhumée au Panthéon, trois personnalités en qui se croisent, dans une étrange alchimie, les valeurs républicaines et celles de la Cité de Dieu.
Les plus radicaux des guérilleros en Colombie, étaient des curés (Ô Camilo !)

L'inquisition ne fut pas tendre. Mais si aujourd'hui, en matière d'éthique, le décalage est évident entre l'énoncé de principes et l'évolution sociale, l'Église fait preuve de beaucoup de souplesse au regard d'autres religions ou systèmes politiques, où les principes énoncés sont beaucoup plus éloignés de l'évolution sociale et sont suivis de sanctions qui n'ont pas grand chose à envier à celles de l'inquisition.

L'institution est sclérosée, la hiérarchie est étouffante, la corruption est dans la place, les gérontes imposent leur loi.
Mais une fois dit cela, pourquoi ne pas parler aussi de la diversité des sensibilités spirituelles et idéologiques exprimées dans la mosaïque des ordres religieux, dont on a pu dire qu'ils ont contribué, comme les cités grecques, à l'invention de la démocratie ?

Comment, si la place est à prendre et que survivent les croyances, les nouveaux cultes pourraient-ils imaginer récit d'une beauté comparable à celui de l'Évangile ?

L'Évangile, qui n'est pas l'Église, continuera à déclencher la fureur dans le sillon des Rimbaud, des Artaud, des Pasolini. Mais le prophète existe-t-il sans son église ?

Philippe Burin des Roziers, quinze ans d'Amérique latine – crise centre-américaine, théologie de la libération, violence colombienne. Auteur de *Cultures mafieuses* (Stock, 1995). Aujourd'hui directeur de *La Guillotine* (rue Robespierre à Montreuil), friche industrielle vouée à la poésie.